

Lissos, dont les habitants heureusement encore tenaient pour César¹ (p. 284). A la hauteur de la rade de Dyrrachium, les galères rhodiennes s'élançèrent à force de rames à sa poursuite : Antoine n'eut que le temps d'entrer dans le port de Lissos ; déjà l'escadre ennemie se montrait. A ce moment le vent tourna tout à coup, et refoula les croiseurs ; quelques uns même allèrent aux rochers de la côte. Par un prodige de bonne fortune, le second convoi des Césariens avait pu atteindre l'Épire. Antoine et César étaient, il est vrai, à quatre jours de marche l'un de l'autre, Dyrrachium et toute l'armée de Pompée entre les deux. Mais Antoine accomplissant une marche périlleuse par les passes du *Graba Balkan*, tourna la forteresse et rejoignit, sur la rive droite de l'Apsos, César qui de son côté venait à lui. Pompée avait en vain tenté d'empêcher la réunion des deux corps ennemis, et de contraindre Antoine à subir seul le combat². Il s'en alla se poster ailleurs, près d'*Asparagion*, sur le *Genusos (Uschkomobin)*, torrent qui coule parallèlement à l'Apsos, entre celui-ci et Dyrrachium : là, il se tint de nouveau immobile³. César se sentait assez fort maintenant pour livrer bataille : il ne put y entraîner son adversaire. En revanche il sut le tromper, et répétant avec ses troupes, meilleures marcheuses, la manœuvre d'Ilerda, il se glissa entre la place et le camp de Pompée, qui s'appuyait sur elle. La chaîne du *Graba-Balkan*, qui va de l'Est à l'Ouest, se termine à l'Adriatique, en y projetant l'étroit promontoire de Dyrrachium : à trois milles à l'est de la ville, il s'en détache un tronçon

Réunion
des forces
des Césariens.

¹ [Pompée y avait mis un de ses officiers, *Otacilius Crassus*, lequel massacra même 220 recrues, amenées par un des navires d'Antoine, qui fit côte. — Les gens de Lissos se prononcèrent aussitôt pour Antoine, et Crassus dut fuir. — *B. c.* 3, 26-29.]

² [Les Grecs du pays firent savoir à Antoine que Pompée l'attendait au passage. Antoine s'arrêta et attendit César (*B. c. l. cit.*).

³ *B. c.* 3, 30. — V. Gœler (*die Kämpfe. v. Dyrr. u. Pharsalus. Battles de Dyrr. et Pharsale*), p. 12, 106.

qui, décrivant une ligne courbe vers le sud-est, va pareillement vers la mer : entre la chaîne principale et son prolongement secondaire, s'étend une petite plaine fermée jusqu'aux récifs du rivage. Là Pompée alla planter son camp ; et quoique séparé de Dyrrachium par les Césariens, du côté de terre, il restait par sa flotte en communication constante avec la place ; il en tirait facilement et en abondance tous les approvisionnements dont il avait besoin. Quant aux Césariens, malgré les forts détachements qu'ils lançaient dans le pays derrière eux, malgré tous les efforts de leur général, leurs hommes du train ne marchaient pas régulièrement, tant s'en faut, et par suite les munitions ne leur arrivaient point à heure fixe : de là la gêne et la souffrance : au lieu du blé de froment, nourriture habituelle des troupes, il leur fallait souvent vivre de viande, d'orge ou même de racines¹. César veut avoir raison de l'obstination passive de son flegmatique rival. Il occupe tout le cercle des hauteurs qui environnent la plage où campe Pompée. Il annulera ainsi la cavalerie ennemie, supérieure à la sienne ; il pourra sans crainte opérer contre Dyrrachium, ou encore il obligera Pompée à se battre ou même à

César
enferme Pompée
dans son camp.

¹ [V. *supra* p. 291. — La viande ne venait qu'en ordre tout secondaire dans l'alimentation du soldat romain, César le dit plusieurs fois (*pecora, quod secundum poterat inopiæ esse subsidium* (*B. c.* 1, 48, devant Ilerda) : *pecore... extremam famem sustentarent* (*B. Gall.* 7, 17 : devant *Avaricum*. — V. aussi Tacit. *Annal.* 14, 24). Devant Dyrrachium, le soldat s'estimait heureux, quand au lieu d'orge ou de légumes, il avait de la viande à manger (*pecus vero... magno in honore habebant*. *B. civ.* 3, 47). Il se nourrissait même alors d'une racine trouvée dans les travaux, la *chara*, triturée avec du lait, en forme de pain (*ibid.* 48). L'énergie et la dure sobriété du soldat de César étonna Pompée, qui s'écria, en voyant ce pain d'herbe « qu'il avait affaire à des bêtes sauvages » Suet. *Cæs.* 68). Et ce même soldat, à son tour, faisait vœu, on l'a vu, de se nourrir de l'écorce des arbres, plutôt que de laisser Pompée s'échapper (*B. c.* 3, 49).]

² [Les uns y voient la *crambe tartarica* (chou marin de Russie) ; d'autres le *carum carvi*, de Linné : enfin selon Pline (*h. nat.* 19, 8, 144), il s'agirait ici du *laiteron*, ou *lampsane commune*, que le soldat chantait dans les poésies de camp.]

s'embarquer. Mais déjà la moitié presque des Césariens avait été détachée à l'intérieur, et c'était courir une dangereuse aventure que de vouloir tenir assiégée une armée du double environ plus nombreuse, compacte et s'appuyant sur la mer et sur sa flotte¹. Les vétérans de César ne s'en mirent pas moins à l'œuvre. Au prix d'indicibles labeurs, ils enfermèrent le camp pompéien dans une ligne de redoutes de trois milles et demi [allem. = 6 lieues] : puis, comme à Alise, à cette circonvallation intérieure, ils ajoutèrent une contrevallation au dehors, pour se couvrir contre la garnison de Dyrrachium et les attaques à revers, si faciles pour Pompée, grâce à sa flotte. Celui-ci tenta souvent, se jetant sur une redoute, puis sur une autre, de rompre les lignes : mais il n'en vint point à la bataille générale, et loin d'empêcher son propre investissement, il construisit à son tour devant son camp un certain nombre de redoutes, réunies entre elles par un retranchement continu. Des deux côtés on se fortifiait, poussant devant soi aussi loin

¹ [Tous les écrivains militaires ont blâmé l'entreprise de César devant les lignes de Pompée, sous Dyrrachium. Laissons parler le plus illustre. « Les manœuvres de César à Dyrrachium sont extrêmement téméraires : aussi en fut-il puni. Comment pouvait-il espérer se maintenir avec avantage le long d'une ligne de contrevallation de 6 lieues, entourant une armée qui avait l'avantage d'être maîtresse de la mer, et d'occuper une position centrale? » Après des travaux immenses, il échoua, fut battu, perdit l'élite de ses troupes, et fut contraint de quitter le champ de bataille. . . . Mais (Pompée) eût dû tirer un plus grand avantage du combat de Dyrrachium ; ce jour-là il eût pu faire triompher la République! (Précis des guerres de César. Ch. XI. Campagne de Thessalie, observ. 4. V. aussi l'observ. 5). — On lira dans César lui-même tout le récit de l'investissement du camp de Pompée, et de la défaite finale (B. c. 3, 41 et s.). César voyait que Pompée ne voulait pas se battre avant d'avoir réuni toutes ses troupes et façonné toutes ses recrues (B. c. 44). Il pensait que l'investissement durerait longtemps (l. c. 42) ; et il croyait discréditer Pompée auprès des nations auxiliaires, lorsqu'on le saurait comme assiégé dans son camp, et n'osant pas combattre (l. c. 43, et *Dolabella à Cic. : ad fam.* 9, 9). — Pompée avait lui-même construit 24 redoutes autour de son camp. César en avait élevé 26, allant de Dyrrachium au Genusus. C'était bien là, comme dit César, un genre de guerre « nouveau et inusité » (l. c. 47, 50).]

que faire se pouvait. Interrompus sans cesse par les combats partiels, les travaux n'avançaient que lentement. Les Césariens, d'autre part, avaient affaire sur leurs derrières aux gens de Dyrrachium : César avait noué des intelligences dans la place et espérait s'en rendre maître : la flotte ennemie l'en empêcha. Ainsi, sur tous les points on avait les armes à la main : un jour, le plus chaud de tous, on se battit en six endroits à la fois. Habituellement, grâce à leur valeur éprouvée, les soldats de César avaient le dessus dans ces escarmouches ; et l'on vit même une simple cohorte, dans ses lignes, tenir tête durant plusieurs heures à quatre légions, qui reculèrent enfin lorsque arriva du secours¹. D'aucun côté, nul succès décisif : mais peu à peu les Pompéiens investis souffraient. En détournant les ruisseaux qui tombaient des montagnes dans la plaine, César les réduisait à l'eau des sources, rare et mauvaise à boire². Ils souffraient davantage encore du manque de fourrage pour les bêtes de train et les chevaux, la flotte n'y pouvant suffisamment

¹ [Suet. *Cæs.* 68. Cette cohorte appartenait à la 6^e légion. — Il y a ici une lacune dans les *Commentaires* (B. c. 3, 50, *in fine*). César absent (peut-être faisait-il alors sur Dyrrachium la démonstration dont parle Appien (B. civ. 2, 60), avait laissé la garde du camp à l'un de ses lieutenants, *Publius Cornelius Sylla*, lequel accourut avec 2 légions, battit et repoussa les Pompéiens. On lui reprocha de n'avoir pas poursuivi son avantage : il eût pu du coup achever la guerre ! Toutefois César le loue de sa prudence. « Le lieutenant » dit-il « n'a point la mission du général : l'un agit selon la lettre de ses ordres, l'autre est libre et prend conseil des circonstances » (l. c. 51).

Ce *Sylla* était le propre neveu du dictateur. Compromis (Sall. *Catil.* 17) dans la conspiration de Catilina, il fut accusé, défendu par Hortensius et par Cicéron (dont nous avons le plaidoyer), puis acquitté. — Ce même *Sylla* commandera l'aile droite de César à Pharsale. — La confiance de son chef atteste ses talents militaires. Il mourut en 709, en Italie, au cours d'un voyage. Cicéron, qui jadis, lui avait emprunté de l'argent (A. Gell. *noct. Att.* 12, 12), puis s'était brouillé avec lui à propos de Clodius (*ad Att.* 4, 3), affirme que le peuple s'est réjoui de sa mort : « qu'il ait été assassiné par les brigands, ou qu'il ait fini par une indigestion, peu importe ! » (*ad fam.* 9, 10. 15, 17).

On peut lire avec fruit, dans Gœler, les recherches topographiques auxquelles il s'est livré sur le terrain aux alentours de Dyrrachium.]

² [B. c. 3, 49.]

pourvoir. Comme les animaux mouraient en masse, on les fit transporter à Dyrrachium : mais là aussi ils trouvèrent la disette ¹. Pompée ne pouvait plus différer. A tout prix, il lui fallait frapper un grand coup et se dégager d'une position devenue difficile. A ce moment il apprit par des transfuges gaulois que César avait omis de fermer sur la plage par une muraille transversale ses deux lignes de redoutes, distantes de 600 pieds l'une de l'autre ². Là-dessus, il bâtit son plan. Il fait attaquer les lignes intérieures par les légions sorties du camp, celles extérieures par les légions de la flotte, débarquées exprès au-delà des retranchements : en même temps un troisième corps se jette dans l'intervalle entre les redoutes et prend à dos l'ennemi déjà tout à la défense. Les retranchements voisins de la mer sont enlevés, et la garnison s'enfuit en désordre : Marc Antoine qui commande dans la seconde redoute a grande peine à s'y tenir : pour le moment, il arrête le torrent, mais César n'en a pas moins perdu beaucoup de monde : la tête de ses lignes sur la plage demeure aux mains des Pompéiens, et le blocus est rompu ³. César n'en était que plus ardent

Les lignes
de César
sont rompues.

¹ [*Ibid.* 3, 58]

² [B. c. 3, 59-61 — Deux frères, deux Allobroges, *Raucil* et *Egus*, que César avait comblés de bienfaits, créés sénateurs dans leur cité, et enrichis, le trompaient, soit en détournant la solde de leurs cavaliers, soit en se la faisant payer sur de faux rôles pour plus de monde qu'ils n'en avaient. César les réprimande en secret, et les veut ménager, car ils sont braves et influents. Mais ils s'irritent, et passent traîtreusement à Pompée avec un certain nombre d'hommes et de chevaux. Pompée les promène dans tout son camp. Ils sont les premiers transfuges qu'il ait à montrer, tandis que tous les jours, les défections sont nombreuses dans ses divers corps d'armée. Les deux Gaulois savaient les points faibles ou inachevés des immenses retranchements de César, et ils donnèrent à Pompée des renseignements dont celui-ci profita aussitôt.]

³ [Tous les détails de l'attaque sont relatés par César (B. c. 63-64). Il n'avait pas achevé encore sa jonction retranchée entre ses deux légions, quand tout-à-coup 60 cohortes pompéiennes se jettent sur la circonvallation intérieure ; en même temps la flotte débarque au sud une autre division d'infanterie légère, et un troisième corps aborde entre les deux retranchements. César n'avait sur ce point que deux cohortes ; et l'officier qui y commandait, *Lentulus Marcellinus*, questeur, était malade (L'histoire ne sait rien de lui). Surpris,

à saisir la première occasion qui pourrait s'offrir : à peu de temps de là, il se jette avec le gros de son infanterie sur une légion pompéienne imprudemment lancée en avant ; celle-ci résiste bravement : on se bat sur un terrain difficile, tout jalonné par les camps des divers corps, grands ou petits, et coupé en tous sens par les revêtements et les fossés ; bientôt l'aile droite et la cavalerie de César s'égarèrent et au lieu de soutenir l'attaque de l'aile gauche, elles vont se perdre dans un étroit fossé qui va de l'un des anciens campements à la rivière voisine. Sur ces entrefaites, Pompée accourt à la rescousse avec cinq légions : il trouve l'armée de César séparée en deux, avec une de ses ailes gravement compromise. En le voyant en force, les Césariens se prennent d'une soudaine panique : ils s'ébranlent, fuient en masse. César perd là mille de ses meilleurs soldats, heureux d'avoir échappé à une défaite complète. L'armée ne dut son salut qu'à l'excessive prudence de Pompée qui lui-même n'avait pu se déployer sur ce terrain, et qui, redoutant une ruse de guerre, arrêta court ses soldats au lieu de poursuivre l'ennemi ¹.

César battu
une seconde fois.

il accourt avec quelques cohortes qui luttent héroïquement et sauvent leur aigle : mais il va succomber, quand Antoine arrive avec douze autres cohortes. César lui-même se montre ; Pompée s'arrête. Mais il est resté maître de l'extrémité des lignes ennemies, du côté du rivage : il peut sortir et rentrer sans obstacle, et envoyer ses hommes aux vivres et aux fourrages. C'est alors que César se retire et se fortifie dans son camp (B. c. 65).]

¹ [Quelques jours s'étaient passés, les deux adversaires se tenant en observation dans leurs camps nouveaux. Mais César crut voir une légion ennemie lancée sans appui derrière un bois, à laquelle s'appuyait un petit camp jadis occupé par la 9^e légion. Au départ de celle-ci, Pompée s'y était établi à son tour, en l'enveloppant d'un retranchement plus vaste, et en le reliant au torrent voisin par un fossé perpendiculaire. Toute l'affaire se passe au milieu de ces retranchements de campagne. César se jette sur les Pompéiens avec 33 cohortes, les refoule, arrache la herse du grand camp, et leur tue du monde. Mais son aile droite égarée a couru le long du fossé jusqu'au fleuve. Ici la chance tourne. Pompée arrive avec cinq légions, écrase les deux ailes éloignées l'une de l'autre, et met les Césariens en fuite. César confesse une perte de 960 soldats, sans compter les cavaliers, de 32 officiers, et de 32 insignes militaires. (Selon Orose (6, 15), sa perte aurait été de 4,000 hommes). Lui-même, il avait failli périr de la main d'un des fuyards, qu'il voulait

Conséquences
de ces deux
défaites.

César n'avait pas seulement fait de sensibles pertes et vu d'un seul coup tomber ses lignes et ces travaux de géants qui lui avaient coûté quatre mois : au lendemain des derniers combats livrés, il se trouvait juste ramené au point de départ. Plus que jamais, la mer lui était fermée, surtout depuis que l'aîné des fils de Pompée, *Gnaeus*, surprenant quelques navires de guerre Césariens dans le havre d'Oricum, les avait hardiment attaqués, brûlés en partie, en partie capturés, puis, presque aussitôt, avait de même réduit en cendres les transports laissés dans Lissos¹. Impossible désormais d'attendre de Brindes de nouveaux renforts venant par mer.

La cavalerie nombreuse de Pompée, dégagée maintenant de tous les obstacles, se répandait aux alentours et allait couper César de ses approvisionnements déjà si difficiles. Il y avait eu plus que de l'audace à César à prendre, sans flotte, l'offensive contre un ennemi qui tenait la mer, et l'insuccès était complet. Sur le terrain qu'il s'était choisi, il s'était heurté contre des obstacles défensifs invincibles. Il ne fallait plus songer à donner l'assaut à Dyrrachium ou à livrer à l'armée pompéienne une bataille décisive. Pompée, au contraire, n'était-il pas le maître de choisir l'occasion et l'heure et de se jeter sur son rival en péril de famine? La guerre était à son solstice. Jusque là, Pompée avait joué, ce semble, sans avoir son jeu à soi, arrangeant sa défense selon l'attaque de chaque jour. En quoi il n'était point dans son tort, car à faire durer la guerre il façonnait ses recrues, il laissait à ses réserves le temps d'accourir, il assurait et développait la prépondérance écrasante de sa flotte dans les eaux de l'Adriatique. Néanmoins les échecs de César devant Dyrrachium n'eurent point les conséquences fatales que son rival était

arrêter — Pompée fut appelé *Imperator* par ses soldats. Mais César déclara « qu'il ne savait pas vaincre » (Suet. *Cæs.* 38). — V. pour les détails *B. c.* 66-72. — Plut. *Cæs.* 39. — App. *B. c.* 2, 62.]

¹ [*B. c.* 3, 40.]

fondé, peut-être, à en attendre : quand on les croyait en pleine dissolution, sous l'étreinte de la faim ou par l'effet de la révolte, les vétérans de César attestèrent cette fois encore leur magnifique énergie militaire. Quoi qu'il en soit, César était battu sur le champ de bataille, battu dans sa grande opération stratégique : il semblait qu'il ne pût ni se tenir là où il campait, ni changer utilement sa position.

Pompée était vainqueur : à lui appartenait maintenant l'offensive et il voulait la saisir. Trois moyens lui étaient ouverts pour faire fructifier sa victoire. Le premier, le plus simple de tous, consistait à ne pas laisser le vaincu respirer, à le poursuivre à outrance s'il quittait le terrain. Pompée pouvait aussi laisser César en Grèce avec sa principale armée et passer lui-même en Italie, ainsi qu'il s'y était de longue main préparé, emmenant le gros de ses troupes. Là, il avait pour lui le vent de l'opinion, décidément hostile à César, et anti-monarchique. Après le départ pour la Grèce de ses meilleurs légionnaires et de son brave et solide lieutenant, les soldats qui restaient à celui-ci dans la Péninsule ne comptaient plus guère comme un obstacle. Enfin, Pompée pouvait se jeter dans le massif hellénique, attirant à lui les légions de Métellus Scipion et, de là, revenir sur l'armée de César et l'enlever. César, aussitôt sa jonction faite avec son second corps, avait lancé de forts détachements vers l'Étolie et la Thessalie, pour aider à l'approvisionnement de son armée. Il avait aussi envoyé deux légions par la voie Égnatienne dans la direction de la Macédoine. *Gnaeus Domitius Calvinus*, qui les commandait¹, avait ordre d'arrêter Scipion, qui s'en venait de Thessalonique sur la même chaussée, et de le battre avant qu'il eût rejoint Pompée². Déjà Calvinus et

Plan de guerre
de Pompée.

Scipion
et Calvinus.

¹ [*Gnaeus Domitius Calvinus* (p. 139, n. 4), était entré en Macédoine avec deux légions, la 11^e et la 12^e, et 500 cavaliers.]

² [On a vu (p. 296) que Pompée attendait de Syrie deux légions. Métellus Scipion, son beau-père (p. 166, n. 2), nommé proconsul de cette province, immédiatement avant l'explosion de la guerre civile, était chargé de les amener en Macédoine (*B. c.* 1, 6.

Scipion n'étaient plus qu'à quelques milles l'un de l'autre quand le dernier tourna tout à coup vers le sud, franchit rapidement l'*Haliacmon* (*Jadsché-Karasou*) et, laissant ses bagages à Marcus Favonius¹, poussa en Thessalie. Il comptait y écraser une légion de fraîches recrues occupée alors, sous les ordres de *Lucius Cassius Longinus*², à soumettre le pays à César. Mais Longinus passa les montagnes, descendit vers *Ambracie* et se rabattit sur *Gnæus Calvisius Sabinus* et la division d'Étolie³. Tout ce que put faire Scipion fut de lancer ses cavaliers Thraces à sa poursuite. Pour lui, il dut revenir en arrière : Calvinus déjà manœuvrait contre Favonius et les réserves de l'*Haliacmon*, et les menaçait à son tour comme Scipion lui-même avait menacé les Césariens de Cassius. Calvinus et Scipion se retrouvèrent donc face à face sur l'*Haliacmon* : ils restèrent quelque temps campés et se regardant immobiles⁴.

3, 4). Il avait exigé des publicains les dîmes arriérées de deux années, prélevé par emprunt forcé la dîme de l'année suivante : frappé des taxes toutes nouvelles, capitation, impôts sur les colonnes et les portes, impôts en nature, en blé, en armes, etc., à ce point que la misère, la dette et les usures avaient partout grandi dans ces malheureux pays. Il menaçait de piller le temple d'Éphèse (selon César, qui peut-être exagère), quand l'ordre lui vint de passer immédiatement en Macédoine, César ayant débarqué en Épire. Il quitta aussitôt Pergame, où il avait distribué ses troupes en cantonnements d'hiver, et se mit en route (*B. c. 3, 31-33.*)

¹ [M. Favonius, le singe de Caton (p. 152).]

² [*Lucius Cassius Longinus*, frère du lieutenant de Crassus (p. 180) qui assassina César, et cousin de Quintus Cassius (p. 220). Il avait en 700, de concert avec *Laterensis*, accusé de brigue *Gn. Plancius*, concurrent heureux de *Laterensis* à l'édition. Cicéron défendit *Plancius*, et son plaidoyer nous reste. — En 702, c'est encore L. Cassius qui accuse *Saufeius*, autre client de Cicéron. A la guerre civile, pendant que son frère passe à Pompée, dont il sera l'un des amiraux, *Lucius* se range du parti de César. — Plus tard il suivra la fortune d'Octave. Après la bataille de Philippes, Antoine lui pardonne, et l'histoire ne le nomme plus.]

³ [*Gaius Calvisius Sabinus*, questeur en 694, tribun du peuple en 699. Lieutenant de César en Étolie, il soumet toute la province, entre dans *Calydon* et *Naupacte* (Lépante). En 709, César l'envoie en Afrique, où Antoine voudra le maintenir. Consul en 715, il commande une flotte pour Octave, est battu devant Cumes. Agrippa vient le remplacer. Il reste d'ailleurs fidèle à son parti.]

⁴ [Ces marches et contremarches sont décrites par César (*B. c. 3, 34-36.*)]

64 av. J.-C.

52.

60.

55.

45.

39.

Si Pompée avait le choix, il n'en était point de même pour César. Battu deux fois de suite, il fit retraite vers Apollonie¹. Pompée le suivit pas à pas. Ce n'était point chose facile que de défilier ainsi de Dyrrachium à Apollonie, sur une route difficile, coupée de nombreux torrents, avec une armée vaincue, avec le vainqueur sur ses talons : mais César était là, dirigeant la marche avec son habileté ordinaire, et ses infatigables fantassins lassèrent Pompée qui s'arrêta après quatre jours d'une inutile poursuite. Qu'allait-il décider? Allait-il essayer la descente en Italie? Valait-il mieux rentrer dans l'intérieur du pays? La première entreprise était tentante : beaucoup la conseillaient². Mais Pompée ne voulut pas abandonner le corps de Métellus Scipion. D'ailleurs, en prenant cette direction, il espérait rencontrer et détruire Domitius Calvinus. A cette heure, en effet, celui-ci, placé sur la voie Egnatienne, sous *Héraclée de Lyncestide*, se trouvait pris entre Scipion et Pompée. César, retiré sous Apollonie, était beaucoup plus loin de lui que la grande armée des constitutionnels. Calvinus ne savait rien d'ailleurs des événements de Dyrrachium ni même de son propre danger. Après les revers récents, tout le pays s'était retourné vers Pompée, et les messagers de César étaient partout enlevés. L'armée de Pompée n'était plus qu'à peu d'heures de lui quand il apprit l'état des choses par le récit des avant-postes ennemis. Aussitôt et à la minute extrême, il se déroba à

¹ [César ne ménage pas d'ailleurs l'expression qui caractérise sa défaite (*C. a superioribus consiliis depulsus*). Il réunit ses soldats, relève leur courage, en punit quelques uns et part pour Apollonie. Il faut lire la description de la marche savante par laquelle il échappe à Pompée (*B. c. 73-79.*)]

² [Selon App. *B. c. 2, 65*, Afranius aurait proposé en conseil de tenir bloqué avec la flotte César à moitié détruit déjà et errant : pendant ce temps l'armée de terre ira sans délai reprendre l'Italie, vide de soldats, et où l'opinion est bien disposée, puis l'Italie, la Gaule et l'Espagne reconquises, repartant de la contrée mère et siège de l'Empire, on reviendra achever le rebelle, s'il le faut. — Quant à Pompée, il préféra poursuivre la campagne. Il espérait écraser César et rester le maître absolu.]

Retraite
de César.
Marche vers
la Thessalie.

l'orage qui va fondre sur lui et se jette vers le sud. Pompée du moins avait dégagé Scipion¹. Cependant César était arrivé à Apollonie sans combats nouveaux. Après la catastrophe de Dyrrachium, il prit de suite son parti. Il lui importait de changer le terrain de la lutte et de quitter la côte pour l'intérieur : ainsi faisant, il mettait hors de jeu la flotte de Pompée, cause finale des échecs subis dans toutes ses récentes entreprises. En regagnant Apollonie où étaient ses dépôts, il n'avait qu'un but : y mettre ses blessés en lieu sûr, et y payer leur solde à ses troupes. Cette tâche accomplie, il se remit aussitôt en marche pour la Thessalie, laissant des garnisons dans Apollonie, Oricum et Lissos². De son côté, Calvinus manœuvrait vers le même point; enfin, les renforts d'Italie (deux légions commandées par *Quintus Cornificius*), traversaient actuellement l'Illyrie par la voie de terre, et allaient aussi le rejoindre en Thessalie plus aisément qu'en Épire³. César remonte donc le val de l'Aoüs [*la Vojoussa*] par des sentiers difficiles, passe les montagnes qui font barrière entre l'un et l'autre pays [le *Lacmon* et le *Pinde*], et arrive sur le Pénée : Calvinus

¹ [Pompée n'était plus qu'à quatre heures de Domitius Calvinus, quand celui-ci fut averti par les confidences ou les paroles de jactance de ces mêmes Allobroges qui avaient trahi César, et s'étaient rencontrés avec ses éclaireurs. Il se rejette aussitôt sur sa gauche, et vient retrouver César à *Eginion* (*Stagus*) sur la frontière d'*Athamanie* (*B. c. 3, 79*).]

² [*Cæs. B. c. 3, 78*. — César remontant l'Aoüs, franchit la *Stena de Viosa* (*fauces Antigonenses*. — *Plut. Flamin. 3*. V. Leake, *Northern Greece*, I, p. 389.)]

³ [*Q. Cornificius*, fils d'un des juges de Verrès, s'était fiancé à la fille d'*Aurelia Orestilla*, la veuve dissolue de Catilina (*Cic. ad fam. 8, 7*). — Il paraît, du reste, être demeuré en Illyrie, où il avait le titre de propréteur. Il y rend des services signalés après Pharsale, et pendant que César lutte emprisonné dans Alexandrie (*Bell. Alex. 42 et s.*). L'année suivante, on le rencontre à Rome, honoré de l'*Augural*. Cicéron lui écrit souvent (*ad fam. 12, 17-30*). Plus tard César l'envoie en Syrie. A la mort de César, il gouverne la province de la Vieille-Afrique. Là il tient pour le Sénat, donne asile aux proscrits, défait *Titus Sextius* qui commande pour les Triumvirs dans la province voisine, puis est battu et tué. — Il avait des goûts littéraires, et on lui a attribué quoique sans raison solide, les *Rhetorica ad Herennium*.]

s'est avancé vers lui, et bientôt les deux armées, tirant au plus court, par la route la moins exposée, se trouvent réunies sous *Eginion*, non loin des sources mêmes du fleuve. La première place thessalienne devant laquelle on se montre en force, *Gomphi*¹, a fermé ses portes : elle est aussitôt prise d'assaut et livrée au pillage : épouvantées, les autres villes du pays se rendent dès que les légions se montrent devant leurs murs. Les marches et les combats plus heureux, les vivres plus faciles sur le haut Pénée, quoique peu abondants encore, ont peu à peu fait oublier au soldat les journées malheureuses de Dyrrachium. Des misères du début, il n'est plus trace.

Ainsi s'annulaient pour Pompée les résultats premiers de ses deux victoires. Avec toute sa lourde armée, avec sa nombreuse cavalerie, il n'avait pu suivre son rapide ennemi jusque dans le massif des montagnes. César et Calvinus s'étaient dérobés tous les deux, s'étaient rejoints et occupaient en sûreté le pays de Thessalie. Peut-être eût-ce été le moment pour les coalisés de s'embarquer en masse et sans délai pour l'Italie. Le succès les y attendait. Une division de la flotte avait pris les devants et mis le cap sur la Péninsule et la Sicile². Mais au camp, tout le monde croyait qu'après les victoires de Dyrrachium il y avait partie gagnée, qu'il n'y avait plus qu'à récolter une moisson mûre, qu'il fallait s'attacher à l'armée battue, et la faire captive. Aux hésitations, à l'excessive prudence d'autrefois a succédé l'excès d'une confiance moins que jamais justifiée cependant. On ne voit pas qu'on n'a pas

¹ [*Gomphi* avait joué un rôle dans les campagnes de Flaminus, et depuis. Elle commandait les passages de la Dolopie, et ceux de l'*Athamanie* en Thessalie. — César, après le sac de *Gomphi*, se présente devant la place voisine, *Métropolis* (*Paleokastro*, selon Leake), qui ouvre aussitôt ses portes (*B. c. 3, 80, 81*).]

² [La division navale de Cassius, formée des vaisseaux syriens, phéniciens et ciliciens. Elle brûla les escadres de César, à Messine, et à Vibo, d'où Cassius fut ensuite chassé, en perdant quelques galères. Il disparut à la nouvelle du désastre de Pharsale. *B. c. 3, 101*. — V. *infra*.]

même su poursuivre l'ennemi, qu'il faut se tenir prêt à attaquer en Thessalie une armée refaite, réorganisée et ravitaillée, et qu'il n'est point sans danger, quittant la côte, de renoncer à l'appui de la flotte, pour aller chercher l'adversaire sur le champ de bataille qu'il a choisi. Il est décidé qu'à tout prix l'on en viendra aux mains : on ira donc à César au plus vite, et par le meilleur chemin possible. Caton commande à Dyrrachium, où on lui a laissé 48 cohortes; à Corcyre, où 300 navires sont à l'ancre. Quant à Pompée et Scipion, le premier, ce semble, filant sur la chaussée égnatienne, jusqu'à Pella, puis tournant à droite, par le grand chemin du sud, le second revenant de l'Haliacmon sur les passes de l'Olympe, ils se rejoignent dans les campagnes du Bas-Pénée, à *Larissa*. César était campé plus au midi, dans la plaine qui s'étend entre les collines des Cynoscéphales et le mont Othrys, et que sillonnent les affluents du Pénée. Il les attendait sous *Pharsale*, ville située sur la rive gauche de l'un de ces cours d'eau, l'*Énipéos*. Pompée y vint aussi dresser son camp sur la rive droite en face, au pied des contre-forts des Cynoscéphales¹.

Bataille
de Pharsale.

¹ C'est chose difficile que de déterminer exactement le champ de bataille. Appien (2, 75) est précis : il le place entre *Néo-Pharsalos* et l'*Énipée*. Des deux seuls cours d'eau de quelque importance que l'on rencontre sur les lieux, et qui assurément représentent l'*Apidanos* et l'*Énipée* des anciens (le *Sofadhitiko* et le *Fersaliti*), l'un sort des monts de *Thaumacæ* (*Dhomoco*) et des hauteurs Dolopiennes, l'autre descend de l'Othrys, et coule devant *Fersala*. Or, comme Strabon (9, p. 432) enseigne aussi que l'*Énipée* vient de l'Othrys, il en faut conclure à bon droit avec *Leake* (*Northern Greece* 4, 320), que le *Fersaliti* est bien l'*Énipée*. Par contre, *Gœler* est dans l'erreur quand il prend le *Fersaliti* pour l'*Apidanos*. Toutes les indications fournies par les Anciens concordent d'ailleurs en faveur de notre opinion. Seulement il faut tenir avec *Leake* que la rivière formée par les deux eaux après leur confluent, et qui de là va tomber dans le Pénée, gardait chez les Anciens le nom d'*Apidanos*, comme aujourd'hui elle porte celui du *Sofadhitiko*, dénomination naturelle après tout, car le *Fersaliti* est souvent à sec, le *Sofadhitiko* ne tarit jamais (*Leake*, 4, 321). C'est donc entre *Fersala* et le *Fersaliti*, qu'était située *Palæo-Pharsalos*, d'où la bataille a tiré son nom. Donc encore, elle s'est livrée sur la rive gauche, les Pompéiens appuyant leur droite au *Fersaliti*, et ayant leur front tourné vers

Il avait toute son armée sous la main. César, au contraire, attendait encore sa division de près de deux légions, détachée naguère en Étolie et en Thessalie sous

Pharsale (*Cæs. B. c.* 3, 83. — *Frontinus, Stratag.* 2, 3, 22). Mais leur camp n'a pas pu être là. Il s'étendait au pied des Cynoscéphales, sur la rive droite, barrant à César le chemin de *Scotussa*, et gardant évidemment leur ligne de retraite sur *Larisse* par les hauteurs : s'ils avaient campé, comme le veut *Leake* (4, 482), à l'est de *Pharsale*, et sur la rive gauche de l'*Énipée*, jamais ils n'auraient pu, après le combat, tirer au nord, ayant à franchir ce cours d'eau, aux berges profondes, coupées à pic (*Leake*, 4, 469). Au lieu de regagner *Larisse*, Pompée eût dû fuir vers *Lamia*. Il est donc vraisemblable que les Pompéiens avaient planté leur camp sur la rive droite du *Fersaliti*, et qu'ils le passèrent avant la bataille et après, pour rentrer dans leur camp ; puis, qu'ils remontèrent les pentes voisines de *Crannon* et de *Scotussa*, lesquelles vont se rattacher par leurs crêtes aux hauteurs des Cynoscéphales. A cela rien d'impossible. L'*Énipée* n'est qu'un ruisseau étroit et lent, où en novembre *Leake* trouva deux pieds d'eau et souvent à sec dans la saison chaude (*Leake*, 4, 448, et 4, 472. — Cf. *Lucan.* 6, 373 [*nunquamque celer nisi mixtus Enipeus*]); or, on était au cœur de l'été, quand se donna la bataille. Avant d'en venir aux mains, les deux armées étaient à 30 stades l'une de l'autre (*App. B. c.* 2, 65 : 3/4 de mille allem. = une lieue et demie) : les Pompéiens avaient pu tout à l'aise faire leurs préparatifs, jeter des ponts, et assurer leurs communications avec le camp. A la vérité, si la bataille avait fini par une déroute, ils n'eussent pu effectuer leur retraite le long du torrent et par dessus ses berges : et c'était là, je n'en doute point, l'une des raisons pour lesquelles Pompée ne voulut point d'abord se battre. Aussi son aile gauche, placée plus loin de la ligne de retraite, s'est-elle le plus ressentie de ce désavantage des lieux. Pour le centre et l'aile droite, ils se retirèrent sans trop de hâte, et purent fort bien franchir le *Fersaliti*, dans les conditions données. Que si César et ses copistes n'ont point parlé de ce passage du torrent, c'est qu'en le faisant, ils eussent trop mis en lumière cette folle ardeur de combattre, qui, tout le prouve, poussait les Pompéiens en avant, et aussi les ressources mêmes qu'ils se ménageaient pour la retraite.

[Nous ne voulons ajouter que peu de mots à cette longue note de *M. Mommsen*. Nous ferons remarquer seulement que *M. Leake* et *M. Merivale* (2, p. 284) ne diffèrent d'avec lui qu'en ce qu'ils placent le camp de Pompée, comme celui de César, sur la rive gauche de l'*Énipée*, tandis que *M. Mommsen* le place au nord, sur la rive droite : quant au champ de bataille lui-même, ils sont tous les trois d'accord. — Les positions de *Palæo-* et *Néo-Pharsale*, dans l'opinion commune, étaient sur la rive gauche, et la bataille eut lieu près de la première localité (*Oros.* 6, 15. — *B. Alex.* 48). D'autre part, il est certain que la droite de Pompée s'appuyait à l'*Énipée* (*B. c.* 3, 88, et surtout *Frontin.* 2, 3, 22. *App. B. c.* 2, 75). Dans l'hypothèse de *M. Mommsen* et de *Leake*, les troupes de Pompée, ayant leur droite appuyée à la rive gauche, regardaient le nord-ouest : César au contraire, aurait eu son armée tournée vers le sud-est. — Mais un troisième système s'est produit, celui de *Gœler*, qui fait couler